

Les Intrigues d'Une Orpheline

II

(Suite.)

Le baron, quoiqu'il restât plus que jamais enfermé dans son cabinet, remarqua l'égalité de son caractère, et quoiqu'il ne fit aucune allusion aux incidents du passé, lui fit comprendre qu'il approuvait l'empressement qu'elle avait mis à suivre ses conseils.

Il plaça Béatrice dans ses mains plus complètement que jamais, et quoique l'enfant eût une gouvernante et des maîtres, chargés de faire son éducation, Hélène en eut seule la direction.

Elle était rarement une heure loin d'elle ; elle semblait craindre qu'il lui arrivât du mal, et tenait à veiller sur chacun de ses pas.

Béatrice, qui avait éprouvé pour elle des sentiments, qui étaient voisins de l'éloignement, en vint à l'aimer.

Sous prétexte que trop de travail pourrait nuire à sa santé, Hélène lui faisait fréquemment faire de longues promenades. Elle gravissait avec elle des rochers escarpés, la conduisait au bord des précipices dans lesquels un éblouissement aurait pu la précipiter, répétant que c'était ainsi qu'elle deviendrait brave et courageuse. Elle lui enseignait encore à aller cueillir des fleurs dans des endroits élevés, et à faire cela hardiment, pour qu'il y eût moins de danger.

Parfois elle la menait dans les bois, au bord des étangs et lui montrait comment on pouvait arracher les fleurs de la surface de l'eau, sans risque de tomber dedans ou de se noyer.

Béatrice était très-vive, et elle bondissait comme une gazelle sur la pointe des rochers, à la recherche des fleurs que sa chère Hélène n'osait aller cueillir. D'autres fois, elle ramassait sur les mares des lis, en ne s'appuyant qu'à une branche qui pouvait lui manquer dans la main.

Hélène prenait la fleur qu'elle lui apportait ainsi, l'embrassait et lui disait combien elle était fâchée de ne pas être aussi brave qu'elle.

Une fois Béatrice glissa du bord d'un rocher, et, sans sa robe qui s'accrocha à une tige et lui permit de reprendre pied, elle aurait roulé jusqu'au fond d'un précipice où certainement elle aurait été mise en pièces. Une ou deux fois encore elle tomba dans l'étang où elle se rendait habituellement, mais elle réussit à se retirer de l'eau et elle rit gaiement de son aventure.

Il n'était pas rare qu'Hélène prétextât une indisposition et restât dans sa chambre, et tandis que Béatrice était affectueusement à ses pieds, elle exprimait, sans avoir l'air d'y songer autrement, le regret de n'avoir pas à respirer telle fleur sauvage, dont la vue seule, disait-elle, lui rendrait la santé.

Alors, sous une excuse quelconque, Béatrice s'échappait de l'appartement, et, après une heure d'absence, rentrait avec un bouquet de fleurs ou un lis que, avec un baiser, elle donnait à sa chère cousine Hélène.

Bien souvent elle alla ainsi seule ; mais elle revenait toujours.

Ainsi le temps passa et l'on arriva à l'époque de Noël et du jour de l'an. Raoul vint pour quelques jours au château.

Lui et Béatrice devinrent naturellement des compagnons inséparables, et la société d'Hélène fut un peu négligée pour celle de Raoul.

Béatrice mena son ami aux rochers escarpés et aux étangs, et lui indiqua les endroits où elle avait cueilli des fleurs pour sa chère cousine Hélène. Raoul, qui était habitué aux exercices physiques, comprit mieux qu'elle le danger que présentaient de tels exploits ; il s'opposa à ce qu'ils recommencent et menaça, s'il le fallait, d'en informer le baron. C'est même ce qui eut lieu.

Béatrice fit la moue, traita Raoul de rapporteur, mais elle obéit aux ordres de son père et Hélène fut sérieusement invitée à veiller sur elle.

Un soir qu'elle était dans sa chambre, Hélène prêta l'oreille pour voir si elle entendrait le toc-toc de l'araignée ; mais elle ne perçut aucun bruit.

—Elle est encore jeune, se dit-elle, et il y a du temps. Épouserai-je, comme le baron me le disait un jour, une personne estimable et convenable ? Non, la mort, — le néant plutôt.

Quelquefois elle regrettait que M. de Romilly lui eût révélé que deux vies seulement, après la sienne, subsistaient entre elle et le rang et la richesse. Alors, elle tombait dans une sorte de paroxysme de rage et trouvait contre lui des imprécations.

—Après tout, je descends d'une famille plus noble que la sienne, murmurait-elle en grinçant des dents ; mais, comme je suis pauvre, il voudrait me marier à une "personne convenable." Quelle amère et cruelle insulte ! Et je ne me vengerai pas ! Si, bien sûr. Je serai duchesse, — oui, duchesse, — quand je devrais, pour cela, mettre en péril mon bonheur éternel.

Alors elle enfouissait ses mains dans ses cheveux, courbait la tête sur ses genoux et balançait lentement son corps sous l'influence d'une émotion terrible.

Un jour, Ernest Rivolat se présenta au château, mais on lui en refusa l'entrée.

Hélène l'apprit. Une pensée étrange lui traversa alors l'esprit ; mais elle se dit seulement :

—Il est sans principes.

Il lui prit soudainement fantaisie d'aller faire un tour dans le bois, seule et quoique le froid fut très-vif. Une après-midi, elle rencontra Ernest Rivolat.

Elle feignit d'être surprise de le voir, mais elle ne manifesta rien d'extraordinaire.

—Je ne saurais dire combien je suis enchanté de vous rencontrer, dit le jeune homme de sa voix la plus harmonieuse.

Elle le regarda en face. Il était, avouons-le, d'une grande beauté, et s'il avait des habitudes de dissipation, il est certain que sa figure, en ce moment, n'en portait pas trace.

Elle lui tendit la main, mais elle la retira aussitôt.

—J'oubliais ! s'écria-t-elle. Je ne dois pas vous donner la main, Rivolat, ni vous parler, ni même penser à vous.

—Quelle absurdité dites-vous là ? s'écria le jeune homme avec une colère parfaitement simulée. Pourquoi m'a-t-on défendu l'entrée de cette maison ? qu'ai-je fait pour cela ?

Elle fixa ses yeux sur les siens, puis détourna la tête et répondit :

—Je n'en sais rien ; seulement, mon oncle prétend que vous êtes un très-mauvais sujet et que je ne dois ni vous parler ni jamais penser à vous. Ainsi donc, vous ferez bien de vous en aller sans même prendre la peine de me dire adieu.

—Votre oncle, Hélène, est un idiot, et vous...

Il s'arrêta.

—Quoi, demanda-t-elle en le regardant d'un air curieux.

—Vous jouez un jeu. Vous n'êtes pas naturelle. — Vous n'êtes plus la même. — Ce n'est pas là ce que j'avais espéré, s'écria-t-il avec impatience.

—Sans doute ; mais il y a quelques mois, je croyais que vous étiez un excellent jeune homme, avec de bons sentiments ; aujourd'hui, on m'assure que vous êtes un monstre.

—Allons, soyez sérieuse, s'écria-t-il d'un ton sévère. Je ne suis pas venu ici pour être ainsi traité, même par vous.

—Monsieur !

—Pardonnez-moi ma franchise, mais je ne puis supporter ces grands airs bêtes qui ne sont pas naturels. Vous savez ce que je vous ai dit, lors de mon dernier séjour au château, et vous m'avez dit, vous...

—Je vous ai dit que je dépendais de la bonté de mon oncle, s'écria-t-elle vivement, et que je n'apporterais en dot à mon mari que des ennuis.

—Je devine ce que le baron vous a dit. Il vous a raconté peut-être que j'ai dépensé de l'argent, que j'ai joué. Eh bien, en supposant que cela soit, il ne s'ensuit pas que cela doive continuer ; et ce que j'ai fait, après tout, n'est qu'une folie de jeune homme.

—Il y a bien d'autres reproches qu'on pourrait vous adresser, répliqua Hélène.

Il frappa du pied avec colère.

—Vous me rendez fou, s'écria-t-il. Le baron de Romilly est un menteur et un lâche, et vous, vous jouez un rôle dont je ne m'explique pas la signification ni la portée. Mais, je vous en avertis, prenez garde à vous, ce n'est pas impunément que vous vous jouerez de moi.

—Allons, monsieur, vous êtes simplement insolent et grossier, répliqua-t-elle avec hauteur. Je regrette de m'être arrêtée, même un instant, à vous parler.

Elle allait s'éloigner, mais il la retint et lui dit d'une voix vibrante :

—Mais non, cent fois non, cela ne peut pas finir comme cela. Vous connaissez notre situation réciproque ; vous n'ignorez pas les sentiments de ma mère à votre égard ; vous savez que moi je vous suis dévoué et attaché au point que je vous suivrais au bout du monde, dussé-je, pour cela, abandonner le chemin de l'honneur et de la vertu.

Hélène le regarda d'une façon étrange, mais, presque aussitôt, elle baissa la tête et la secoua lentement.

—Je le jure, s'écria Rivolat avec impétuosité. Mettez-moi à l'épreuve, si vous voulez. Dans quelques mois, vous n'aurez plus besoin de la permission de personne pour vous marier. — J'ai encore quelques revenus, pas grand-chose, il est vrai, — mais j'en ai, et j'ai aussi des espérances ; et... et... vous... vous aurez quelque chose, dans tous les cas ?

—Quelque chose ? répéta-t-elle.

—Oui, dit-il avec un léger embarras ; de votre oncle, une somme...

—Sur laquelle vous avez déjà emprunté une bagatelle, si j'en crois à ce qu'on m'a assuré, dit-elle d'un air moqueur qui le fit bondir.

Une exclamation de rage, suivie d'une dénégation, s'échappa de ses lèvres ; mais, d'un signe de la main, elle arrêta une furie prête à éclater.

—Écoutez-moi, Ernest Rivolat, dit-elle d'un ton ferme qui lui causa de l'étonnement et même un certain effroi. Je vais vous exposer quelle est exactement ma position. Quand vous la connaîtrez, vous verrez ce que vous aurez à faire. La route que vous croirez devoir prendre alors, vous mènera loin de la mienne, je le sais ; mais, quoi qu'il arrive, j'ai pensé que le mieux était de ne rien vous dissimuler, persuadée que je suis que vous saurez subir ce que vous ne pou-